

Le mythe de l'originalité dans la praxis réelle d'une francophonie excentrée

Hédi Bouraoui

Number 10, 2000

Actes du colloque « Francophonies d'Amérique : Altérité et métissage »

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1005082ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1005082ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Presses de l'Université d'Ottawa

ISSN

1183-2487 (print)

1710-1158 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Bouraoui, H. (2000). Le mythe de l'originalité dans la praxis réelle d'une francophonie excentrée. *Francophonies d'Amérique*, (10), 79–86.
<https://doi.org/10.7202/1005082ar>

LE MYTHE DE L'ORIGINALITE DANS LA PRAXIS RÉELLE D'UNE FRANCOPHONIE EXCENTRÉE

Hédi Bouraoui
Université York

La francophonie nord-américaine est minée de l'intérieur dans sa production et ses enjeux, parce qu'elle présente un éclatement caractérisé, une dispersion systématique, une résistance à intégrer les différentes figures de sa mosaïque littéraire. Le Québec hégémonique et centralisateur occupe avec une certaine arrogance le devant de la scène et ne se soucie que de sa centralité. Ne clame-t-il pas, depuis sa révolution tranquille bien assise : « hors du Québec, point de salut » pour tous les francophones périphériques du pays ? Cela n'a pas empêché les « poches » francophones de se développer et d'évoluer dans leurs praxis littéraires et artistiques, tant du point de vue quantité que du point de vue qualité. Les œuvres de valeur sont produites dans les provinces les plus éloignées comme dans les provinces les plus proches de l'« île francophone » québécoise dans l'océan illimité de l'anglophonie. La lutte entre les deux langues officielles continue encore à mobiliser les attentions dans les zones de l'abrasif et de l'acerbe. Il n'en reste pas moins que les francophones de l'Ontario ont réussi à mettre en place des infrastructures de production de livres créant par là-même l'AAAOF (Association des auteures et des auteurs de l'Ontario français), des moyens d'encouragement à l'écriture et à la diffusion, des prix littéraires, un salon du livre à Toronto. Résultat probant : quarante et un livres ont été soumis cette année au prix Christine-Dimitriouvan-Saanen par dix maisons d'édition (six de l'Ontario, un du Manitoba, trois du Québec) dans les genres littéraires suivants : roman (12), poésie (9), récit (4), essai (3), nouvelle (2), mémoires (1), théâtre (5), roman jeunesse (3), conte jeunesse (2). Tous les genres sont donc bien représentés, et les écrivains et écrivaines sont tous citoyens de la province. Notons que l'Ontario vient de poser sa candidature au Sommet de la Francophonie à Moncton (1999) afin de devenir membre de ce regroupement, comme le Québec et le Nouveau-Brunswick. Je suppose que notre province veut avoir droit au chapitre au plus haut niveau pour asseoir sa légitimité. Je ne sais à quoi servira cette course vers le Sommet des chefs d'État, car, pour le moment même, l'administrateur général de l'Agence intergouvernementale est loin d'être convaincu que la Francophonie joue un quelconque rôle dans la mondialisation¹.

Légitimité problématique donc quand on pense, d'une part, que le Québec voudrait assimiler, pour ne pas dire siphonner, les écrivains les plus chevronnés

d'un des plus grands continents du monde et, de l'autre, qu'il néglige de les représenter lorsqu'ils sont minoritaires à l'intérieur ou à l'extérieur de son terroir, du moins, dans la dignité et le respect mutuel. Prenons garde à la langue de bois. L'UNEQ, par exemple, est heureuse d'empocher la cotisation annuelle de ses membres hors Québec, mais ne sert que rarement leurs intérêts spécifiques. Le moins qu'on puisse affirmer, c'est que des tensions existent au sein des francophonies d'Amérique. Plus particulièrement, le Québec défend et diffuse avec une légitimité certaine et compréhensible sa propre production littéraire et il en fait la promotion tout en entretenant des liens ambigus avec les petites « poches » perdues. À preuve, les déclarations de M. Joseph Facal qui, lors du lancement de l'année francophone par le gouvernement fédéral, déclarait « souscrire à l'objectif de "rapprochement" entre les Québécois et les minorités francophones », mais qui précisait : « Toutefois le Québec est le foyer historique de la langue française en Amérique du Nord et le seul territoire où la majorité de la population est de langue française [...] En ce sens, le Québec ne peut être assimilé à la francophonie canadienne au même titre que les communautés minoritaires ailleurs au Canada [...] la promotion de la langue et de la culture d'expression française demeure la prérogative du gouvernement du Québec². »

Légitimation et privilège constituent les dimensions nécessaires à la présence des francophonies minoritaires. Dimensions généralisées qui peuvent parfois handicaper la diffusion et tous les moyens de communication, mais qui restent cependant productrices d'œuvres littéraires de plus en plus marquantes, explorant toutes les gammes des thèmes mythiques, réalistes ou surréalistes du terroir. Plusieurs ouvrages de critique, d'histoire, de sociologie, de linguistique... ont déjà balisé les parcours, mais comme nous avons à traiter d'une littérature assez jeune, il s'agit toujours de recadrer les perspectives, d'affiner les approches, de réévaluer les notions opératoires pour prendre en charge tout corpus pluriculturel en Amérique francophone.

En bref, l'on peut dire que tous les francophones du centre ou de la périphérie tendent à quêter un espace où ils peuvent inscrire les thèmes fondateurs de l'identité et de la différence avec tout ce que cela comporte d'introspection, de considérations métaphysiques ou sociétales, de distinctions communautaires ou nationales. D'innombrables sous-thèmes gravitent autour de cette préoccupation esthétique où chacun veut trouver sa niche dorée au soleil de la renommée. Mais la quête en question se fonde sur une langue en régression constante, même si les tonalités culturelles sont des plus riches et des plus variées. Antonine Maillet est citée dans *Franco-Contact* pour souligner ce point de vue : « Le rayonnement du français dans le monde est en régression mais les Français ne s'en rendent pas compte. [...] Ils ne sont pas conscients du danger, de l'érosion qui se fait de la langue française. [...] Si les Français ne se font pas les chefs de file de la conservation, de l'épanouissement d'une culture qui est millénaire, si eux ne le font pas, ça va être nous, à la périphérie, qui devons le faire et ça sera moins fort parce qu'on a besoin du noyau qu'est la France³. »

Comme on le constate ici, toutes les périphéries se positionnent par rapport au centre (réel ou supposé?) et prennent souvent la défensive pour se démarquer, appuyer ou contester cette centralité. Mais n'allez pas imaginer qu'il existe une cohésion, une entente globale au sein de chaque périphérie. Au contraire, et c'est tant mieux, car les remises en question sont génératrices de créativité. Les dissensions peuvent mener à la brouille, mais cela nous force à clarifier et les enjeux et les mises.

Je ne voudrais pas faire ici l'historique de mes positionnements critiques sur la littérature franco-ontarienne; il suffit de se référer à mon livre *La Francophonie à l'estomac* et à plusieurs articles publiés au Canada et en France⁴. Mais je tenterai d'explicitier rapidement cette sorte de métaphore inclusive lancée à la fin des années 80 pour prendre en charge le corpus littéraire franco-ontarien: l'«originalité», qui pourrait occulter la fragmentation ou la fracture entre la littérature dite «souchique» et celle des ethnoculturels de l'Ontario, et qui a été d'abord très contestée même si je l'ai présentée d'un ton persifleur. Puis, il faut dire que je la remettais en question moi-même. Toute dichotomie infernale au sein de n'importe quelle littérature ne correspond ni à ma vision du monde ni à ma façon d'imposer une grille méthodologique unique, même sous forme de métaphore⁵. En bref, se rangeaient dans la *souchique* les écrivaines et les écrivains se considérant comme les seuls à posséder une appartenance légitime correspondant à une identification authentique et historique à la province. Ceux et celles qui sont nés au Canada, doublement minoritaires par rapport à l'anglais et à la majorité francophone québécoise, mais pratiquant la langue officielle de leurs ancêtres nés aussi dans ce pays du dualisme et de l'adversité linguistique. Des enracinés de première instance qui insistent pour se distinguer des autres écrivains dits «ethnoculturels» comme si les *Souchiques* ne possédaient pas d'ethnie. Mais l'enracinement dans un espace, une culture, une identité donnés est-il le seul facteur à légitimer un écrit quelconque? Notion romantique qui donne accès à la «conscience» de son terroir scriptural, tandis que l'«oubli» de l'héritage et le dépassement des racines ne peuvent verser que dans le flou, la mollesse d'un universalisme sans couleur et sans odeur. Comme le dit si bien Marco Micone, la citoyenneté fondée sur le droit du sang qu'entretient le «mythe de la correspondance entre langue et identité» est révolue.

Il ne s'agit pas d'opposer tel ghetto à tel autre, telle prérogative à telle autre — nous avons dénoncé depuis plus d'une vingtaine d'années cette balkanisation à outrance —, mais de sortir, pour ne pas dire de déconstruire ces grilles de lecture qui enferment le processus créateur dans des carcans si figés qu'ils lui font perdre tout son dynamisme. Notons ce que nous dit Pierre Léon dans son compte rendu du recueil *La Tour du silence* d'Arash Mohtashami-Maali⁶: «Comme Hédi Bouraoui, Arash Mohtashami-Maali est un poète de l'exil — un de ces écrivains trop souvent oubliés des critiques officiels qui ne voient dans l'écriture de l'exiguïté canadienne que les Franco-Ontariens de souche, marginalisés par les Québécois et les Français.» Marginalisation à l'intérieur d'une autre marginalisation dans un «espace exigu», «fragile», où

il y a peu d'élus... Toujours les mêmes, il va sans dire. Paradoxal! Quand on pense que l'espace littéraire est sans doute le plus illimité de tous les espaces, puisque l'imaginaire y déploie ses couleurs les plus étonnantes et les plus contradictoires. Cependant, la critique aime à se complaire dans l'unicité des couleurs et des tonalités, des teneurs linguistiques ou des registres narratifs ou métaphoriques. En un mot, elle procède à un repli sur soi pour n'écouter que l'écho de soi.

Et pour ce faire, un mécanisme d'exclusion de l'hétérogène s'inscrit dans le système concurrentiel. Les tenants des privilèges continuent de clamer un misérabilisme de bon aloi pour mobiliser les énergies promotionnelles et monopoliser l'attention et les prérogatives. Bien sûr, cette façon de formuler la problématique francophone semble choquante, mais elle n'en reste pas moins véridique dans sa pratique globale. Il suffit de constater la profusion de notions opératoires pour bien indiquer les lignes de démarcation entre *souchiques* et *ethnoculturels*. On parle alors de Néo-Canadiens, d'hybridité, de métissage, de *patchwork*, d'écriture de la migration, de déracinement, d'exil... Toutes sortes de notions plus ou moins dérogatoires qui indiquent le mixage des souches culturelles et la non-pureté du produit. Comme si le discours littéraire n'était pas essentiellement errant, migrant dans les intertextualités les plus aberrantes. Voir en contrepoint le roman *La Québécoise* de Régine Robin, qui remet en question la notion d'unicité identitaire. L'Haïtien Jean-Claude Charles a inventé le terme d'*enracinerrance* qui déterritorialise l'écriture. Le mouvement incessant des racines fait que l'on ne se demande plus où est le centre et où est la périphérie. L'œuvre crée son propre espace surprise de création et de réception selon les identifications et les sensibilités plurielles.

Est-ce dire alors qu'on abolit les spécificités? Justement non, mais il faut les placer sous le signe de l'objectivité et des partages éthiques. Pour rendre compte du déclenchement de l'écriture qui se met en errance — et non de l'écrivaine ou de l'écrivain immigré récent qui produit une certaine littérature non canonique — et éviter tout enracinement aussi hypothétique que provisoire, nous avons lancé la notion d'*originalité*⁷. Encore une fois, pour sortir des chemins battus et lancer le débat, non pas dans l'ornière d'une grille méthodologique unique, mais dans les champs illimités de l'horizon d'attente et de la réceptivité de l'œuvre. Je ne reviendrai pas sur le choix et la définition de cet animal symbolique de la province, mais je rappellerai que son corps est représentatif de plusieurs animaux et son pelage de plusieurs couleurs. Dans son *Voyage en Amérique*, Chateaubriand le décrit ainsi: «L'original a le mufler d'un chameau, le bois plat du daim, les jambes du cerf. Son poil est mêlé de gris, de blanc, de rouge, de noir; sa course est rapide.» Bricolage des formes et des tonalités. Corps textuel, espace carrefour où la diversité et la discontinuité des discours prennent place dans le naturel de la nomadité linguistique, culturelle ou autre. Glissement métaphorique de notre présence historique mise à jour par l'apport multiculturel et par celui des peuples des Premières Nations et des peuples fondateurs. Force vive de la

nature instinctive et intuitive, l'original (en symbole différé) accomplit — grâce à son cri — des traversées de paysages et de figures de style selon une course folle, sans jamais oublier sa nature première : l'animal qu'il est, et la métaphore active qui lui permet de souffler sur la vie des airs qui en font la chanson. Le champ vibratoire du texte traduit le mouvement physique littéral et métaphorique tout en rendant au sens son attrait et sa séduction. La démarche scripturaire instaure chez l'auteur et dans le texte des « cohabitations inquiètes » parce qu'elles se veulent créatrices de greffes et de transplantations de sujets qui ne renient rien de leurs itinéraires particuliers.

C'est à cause de ce genre de revendication identitaire multiple faite aux traces du transculturalisme tel que nous l'avions défini que l'originalité s'est épanouie en mythe fondateur. Une nouvelle création conceptuelle qui retient l'origine pour y additionner les différences. Le moi et l'autre, le même et le différent négocient les généalogies des langues et des cultures selon les lois mêmes de la nature naturante. Cela constitue alors un terrain d'accueil où chaque fond culturel local garde sa couleur et sa saveur dans la configuration des rapports ontologiques. Et si l'originalité est créée sous le signe, et sur mesure, de la négritude, il faut signaler tout de suite qu'elle n'en est en aucun cas le reflet. La négritude tend à raboter les différences pour ne mettre l'accent que sur la couleur unique de la peau, tandis que l'originalité célèbre chaque infime partie de ses diverses composantes. Senghor et compagnie luttaient pour placer l'héritage africain au sein d'un universalisme de bon aloi. Un effort louable pour rendre aux Africains ce qui appartient aux Africains qui tenaient, à juste titre, à inscrire leur culture dans le patrimoine mondial et universel. L'originalité ne vise pas un universalisme abstrait inodore et incolore. Elle tend plutôt à abolir les frontières culturelles qui cloisonnent, non pas pour les annuler, mais pour les rendre perméables de part et d'autre, sans pour autant faire perdre ce qui fait l'originalité de chacune. Nous n'avons pas affaire à une catégorie critique mais plutôt à une métaphore vive de création. Dans ce cas, il s'agit de se pencher sur le Moi, de le défricher pour y cultiver la graine qui le distingue, lui et ses prochains. Quand on essaie de définir le moi, on se rend compte qu'il est traversé par diverses altérités qui le travaillent de fond en comble. Les altérités fonctionnent au sein du corps en chair et en os, comme dans les gènes, comme les différents membres de l'original (bosse, pieds, cornes, museau) qui font partie intégrante de la carrure globale de l'animal. Le référent réel se transpose ainsi dans la représentation métaphorique du corps textuel. Le référent concret se déplace dans le symbolique, ce qui fait l'essence même de toute littérature : dynamisme du sens et métamorphose interprétative. Ainsi se légitime l'espace du déroulement du texte — toujours en errance, toujours écriture migratoire — par une métaphore d'un illimité spatial et poétique, des échos identitaires et de leurs traces littéraires. Métaphore qui structure et déconstruit en même temps le corps textuel, la vision conceptuelle et la projection de sa territorialisation. Déconstruction systématique qui ouvre le champ des débats et les approches interprétatives tout en nous sortant de l'enfermement de l'ethnocentrisme, ou de n'importe quelle centralité.

Pierre Raphaël Pelletier, voulant célébrer l'extravagance, note dans sa lettre qui m'est adressée pour un numéro spécial sur la littérature franco-ontarienne : « L'original n'écrit pas... et pourtant son cri parcourt de ses sons, de ses signes, les épopées d'où la nature tire des alphabets aux sens étranges. [...] J'aimerais écrire comme l'original qui se fait valoir par son cri unique à la croisée de rares espèces. Mammifère farfelu, je pourrais brasser une langue à la manière d'une irrévérencieuse contestation des signes arrêtés, connus, définitifs. » Le lauréat du Grand Prix du Salon du livre de Toronto, 1999, vient d'orbiter, en ces quelques phrases, le processus créateur dans sa soucitude première, l'oralité perdue ici et ressuscitée par l'écrit, tout en esquissant des espaces infinis pour que le brassage de la langue unique — dans laquelle nous écrivons tous et qui nous unit — assume son dynamisme coloré et sa liberté fondamentale et parte en chevauchées rocambolesques dans tous les sens quérir l'indéfini des signes à la croisée des cultures les plus différenciées. Passage de l'*Oréalité* (pour emprunter ce beau terme à Robert Dickson) à la *littéRéalité* (au titre de la revue de l'Université York). Pour ne prendre qu'un exemple, l'inclusion ou le rappel de l'oralité ancestrale, de la rue ou simplement inventée est une connivence avec l'origine et le pays natal. Sa littéralité reste problématique car elle passe difficilement les frontières de l'institution littéraire centralisante et monumentale de l'édition parisienne ou montréalaise. D'où un retour du texte des écrits d'Africains en Amérique du Nord à leur propre périphérie natale pour revenir en force non pas pour conquérir le centre, mais le forcer à une écoute différenciée aux accents des altérités ignorées.

À bien y réfléchir, l'*originalité* représente les forces vives de la création qui traversent les paysages transculturels de notre province. Toutes pulsions confondues et libérées dans une société qui a de plus en plus besoin d'imaginaire pour distancier et déplacer aussi bien le matérialisme rampant que le nombrilisme de l'ego. L'appartenance à plusieurs cultures n'est ni une tare ni une déviance; elle charrie des valeurs et des conceptions particulières du monde qui se déversent les unes dans les autres, parfois dans la douleur et parfois dans le bonheur. Il en va de même pour l'enracinement, qui peut être selon l'axe vertical ou synchronique, horizontal ou diachronique. Deux mouvements contradictoires susceptibles de s'entrechoquer, de se croiser, de se confronter, de se heurter... Cet entrecroisement caractérisé produit des possibilités créatrices qui vivent de confrontations ou de contraintes tout en sécrétant des passages dans les zones de tolérance et de compréhension. La spirale pourrait bien rendre compte de la synthèse des différentes formes de cultures et/ou d'appartenances d'un cheminement personnel. Spirale qui les embrasse et en même temps leur confère une cohérence subtile et les entraîne dans des mouvements vers l'avant pour s'ouvrir au monde tout en gardant chaque spécificité.

L'*originalité* visait en premier lieu la déconstruction de toute prétention à une culture unique et légitime qui n'appartiendrait qu'aux « pure laine », « de souche », à celles et ceux qui pensent être les seuls représentants authen-

tiques d'un pays ou d'une nation. Déconstruction par l'humour contrairement à celle de Jacques Derrida qui mettait en abyme la notion de présence dans la métaphysique occidentale. Le bricolage des membres et les variances de couleur de l'original proposent une multiplicité au sein du même corps, comme la pluralité culturelle véhiculée par la même langue. Dans ce sens, la Francophonie ne peut survivre que lorsqu'elle saura célébrer les diversités culturelles les plus différenciées au sein de sa grammaire, de son génie, de son unicité. Et comme le dit si bien Marco Micone, «le français québécois ne survivra que s'il réussit à exprimer plusieurs identités⁸».

Le débat et la controverse se poursuivent dans la presse récente avec des articles de Micone ou de Michel Venne⁹, dans lesquels la dichotomie entre «un nous de souche» et «un nous inclusif» revient sur le tapis. Serge Cantin répond oui à un «nous inclusif qui est prêt à accueillir les autres, mais à condition de ne pas renoncer à ce que nous sommes». Il dénature ainsi l'argument, car comment pouvons-nous renoncer à ce que nous sommes si, existentiellement parlant, nous sommes la somme de nos actes? On ne peut qu'additionner les cultures acquises lors d'un parcours individuel ou collectif. Le renoncement ne peut intervenir que du côté de la culture absente, celle de l'origine qui a été laissée derrière soi dans un passé plus ou moins lointain. Pour Michel Venne, certains ont été «tricotés ici-même», d'autres «tricotés ailleurs», *nous sommes tous des pure laine*. Cependant, cette équation de l'équité entre Québécois et Néo-Québécois ne se pratique pas ainsi dans la vie quotidienne. Contrairement à ce qu'il affirme, la pureté «des lainages divers» n'a pour effet que de nier la pureté de l'Autre. De même, quand il conclut que «le pluralisme ne mine pas le nationalisme québécois et qu'avant d'être citoyen du monde, il faut être de quelque part», il ne fait qu'émettre une tautologie qui ne déplace même pas les enjeux. Les immigrants venus s'établir dans le Nouveau Monde ne nient pas leur volonté d'appartenir à la nation qui les a accueillis. Mais ce qu'ils veulent, c'est que l'on reconnaisse et que l'on accepte, à leur juste valeur, les données culturelles originelles et originales à ajouter à la configuration nationale du pays d'accueil.

Au Québec, Michèle Lalonde clame: «change de langue et tu feras partie des miens». En Ontario, des polyglottes ont délibérément choisi d'écrire en français et d'appartenir à une allégeance linguistique officielle, celle-là même qui continue à juger la création littéraire selon des normes d'appartenance ethnique, même si elle ne l'avoue pas publiquement. Pour cette raison, nous avons lancé la notion d'*écriture interstitielle* qui ne déploie pas et n'emprunte pas sa matière à une seule et unique culture, mais qui se situe dans les interstices, les béances du non-dit, les dimensions culturelles les plus diverses et les plus contrastées.

Écrire dans l'entre-deux, l'entre-trois, etc., c'est laisser les traces civilisationnelles inscrites en soi, durant son itinéraire personnel, resurgir librement pour que les échos et les tonalités de leurs voix du dedans puissent faire entendre l'appartenance à leurs sources et à leur originalité.

Le particularisme de la littérature franco-ontarienne n'est ni l'«exiguïté», ni la «fragilité», deux notions qui ont le mérite, certes, d'avoir polarisé les approches d'un corpus en pleine renaissance. Étape décisive qui a ouvert le champ critique et suscité des débats sur les méthodologies. Des écrivaines et des écrivains commencent à prendre leur distance par rapport à l'évaluation de cette littérature qui est aujourd'hui en plein essor, étudiée de plus en plus dans les milieux universitaires. Ce n'est plus une «petite» littérature, elle a atteint l'âge de raison puisque ses écrivaines et ses écrivains (de souche ou pas de souche), citoyens canadiens vivant et payant leurs impôts en Ontario mettent en relief une diversité culturelle remarquable. Voir les œuvres de Jean-Éthier Blais, Daniel Poliquin, Pierre Karch, pour n'en citer que quelques-uns qui convoquent en plus de la terre natale ontarienne, l'Europe, les Antilles, l'Amérique du Sud, l'Orient, les pays de l'Est, etc., et ceux dits encore ethnoculturels tels que Stéphane Santerre, Isal ou Jean-Mohsen Famy, où l'Ontario est présent au devant de la scène ou en filigrane, accompagné d'autres cultures aussi variées que la hongroise, la corse ou l'égyptienne. En laissant fleurir cette pluralité civilisationnelle et en la reconnaissant, en la jugeant dans l'équité la plus objective et en lui accordant ses chances et ses droits, le corpus franco-ontarien parviendra à sa cohérence interne. Les valeurs littéraires seront alors jugées non pas selon l'origine de leur auteur, mais par la qualité intrinsèque de l'œuvre. Ce qui revient à dire que l'interprétation ne se fera plus en fonction de l'espace réel, du territoire de l'origine du sujet écrivant ou de tout autre indice folklorique, mais selon des critères de littéralité, de ruptures formelles innovatrices; en un mot, de contenus ou de fonds aussi denses et bariolés, poétiquement parlant, que celui de la métaphore filée lancée *tongue in cheek*. Juste pour une ludique littéraire qui nous permettrait de déguster tout le plaisir du texte pour l'amour du texte.

NOTES

1. Voir son entretien dans *Jeune Afrique*, n° 2016, du 31 août au 6 septembre 1999, p. 63.

2. *L'Express de Toronto*, 23-29 mars 1999, p. 1.

3. *Franco-Contact*, vol. 7, n° 3, automne 1999.

4. Hédi Bouraooui, *La Francophonie à l'estomac*, Paris, Éditions Nouvelles du Sud, 1995. Voir aussi des articles publiés dans les

années 80 dans *Atmosphères, Liaison, Revue des critiques littéraires*, etc.

5. Cette dichotomie est traitée selon les concepts de «Conscience et oubli: les deux misères de la parole franco-ontarienne», dans François Paré, *La Littérature de l'exiguïté*, Hearst, Le Nordir, 1994.

6. *LittéRéalité*, vol. XI, n° 1, été 1999, p. 106.

7. Régine Robin m'a suggéré le terme «Originalitaire» pour les «hyphanated» ou «Néo-Canadiens», mais qu'on pourrait appliquer à l'ensemble des écrivaines et des écrivains de notre province.

8. Marco Micone, «Le français n'est pas en péril», dans *Le Devoir*, 16-17 octobre 1999.

9. *Le Devoir*, 18 octobre 1999.